

comte descendit une seule marche. Le fier Vénitien fut si indigné de ce manque d'égards qu'il prit immédiatement la poste et alla porter ses plaintes à son gouvernement. Venise, quoique déchue, était encore superbe alors, et elle déclara qu'elle ne renverrait son ambassadeur au congrès que quand on aurait réglé les honneurs qui lui étaient dus. La France était lasse de la guerre et, après de grandes négociations, pendant lesquelles on tuait bien des hommes et on brûlait bien des villages, le roi ordonna au comte Davaux de satisfaire pleinement la pointilleuse vanité de M. Contarini. Celui-ci revint triomphant, fit sa visite au comte, qui le reconduisit jusque sur le seuil de la porte cochère, y resta jusqu'à ce que le Vénitien fût monté dans sa voiture et le salua profondément quand la voiture eut tourné. M. Contarini rendit alors gravement le salut, car tous les mouvements étaient stipulés dans l'ultimatum de Venise.

« On n'est plus aussi pointilleux à notre époque ; néanmoins l'étiquette, qui est toujours une des branches importantes de la diplomatie, ne saurait être négligée dans les rapports de société. Ceux-là mêmes qui feignent de la tourner en ridicule, lorsqu'il s'agit pour eux de s'éviter quelque contrainte, se montrent souvent les plus exigeants, lorsque la question changeant de face, ce sont les autres qui croient pouvoir se dispenser des témoignages d'égards ou de respect qu'ils leur doivent. — Il est de bon goût d'ailleurs de ne pas laisser apercevoir sa susceptibilité à cet égard, et quelque juste qu'elle puisse être, on met une sorte d'amour-propre à ne point l'avouer ; mais on n'en a pas moins été vivement blessé pour cela ; et il serait impossible de calculer combien de refroidissements, de haines se manifestent journellement sous les plus précieux prétextes et n'ont pas d'autres motifs qu'un froissement d'amour-propre.

« Mais si une maîtresse de maison doit être très-sévère pour elle-même et ne se dispenser, sous aucun prétexte, de ce qu'exige la politesse, elle doit être indulgente pour autrui et attribuer à l'ignorance plutôt qu'à un coupable laisser-aller, les fautes que l'on pourrait commettre en sa présence ; la bienveillance a un double avantage, elle rend la vie plus facile à ceux qui nous approchent et elle entretient en nous la paix et la sérénité ; car rien ne trouble et n'aigrit plus l'esprit que la susceptibilité et la tendance à supposer toujours chez les autres des intentions mauvaises ou blessantes. Cette indulgence cependant ne doit être ni exagérée, ni aveugle, et à l'occasion une femme à laquelle son âge et sa position en donnent le droit, peut fort bien relever l'étourderie ou le manque d'usage d'un mal-appris. — Mais il faut, pour se hasarder sur ce terrain délicat, être sûre de son esprit et surtout que la bienveillance de la forme et la douceur de la voix ne trahissent que le désir de donner une leçon utile, sans la moindre nuance d'agreur ou de mécontentement personnel. »

Le chapitre de la conversation est naturellement court dans ce petit ouvrage, l'auteur Payant traité à part dans son autre livre. Nous citerons indistinctement des quatre volumes qui sont insérés en tête de cette revue, pour faire aussi complet que possible le code qui doit régir cette grande institution qu'on a si justement appelée la *foire des idées* :

« Sachez parler à chacun le langage qui lui convient, et, sans étaler jamais des prétentions déplacées et des connaissances trop étendues, prouvez à ceux qui vous approchent que vous avez assez d'intelligence et de bon sens pour vous intéresser à toutes choses.

« Un homme d'esprit raconte en ces termes l'origine de la conversation : « Lorsque les Orientaux vont se visiter, ils emportent avec eux une quantité de petites fantaisies aussi remarquables par le goût que par leur valeur : ce sont des flacons d'essence, des éventails, des bijoux, une émeraude enchâssée, une épinge d'opale, des cassolettes émaillées, des boîtes en bois de rose embaumées de musc avec incrustation d'or, des chapelets d'ambre ; c'est une collection complète des petites merveilles de l'Orient.

« Presque toujours leurs réunions sont silencieuses. La nonchalance orientale se contente des jouissances qui naissent de la pensée, du sentiment, des impressions de la vue et de l'odorat. Ils concentrent leurs sensations, qui sont d'autant plus réelles qu'elles ne s'évaporent pas ; mais pour se dispenser d'avoir de l'esprit et aussi pour traduire le plaisir qu'ils ressentent d'un bon accueil ou des charmes qu'ont pour eux, soit les lieux, soit la réunion elle-même, ils ont coutume de moment en moment de s'offrir des cadeaux. C'est un échange perpétuel entre les visiteurs et les visités. Les libéralités, cela se conçoit, du reste, sont toujours en raison du contentement, si bien que quelquefois dans une séance toutes leurs réserves s'épuisent. »

« Les Occidentaux, moins paresseux et moins riches, ont inventé la conversation pour suppléer cet usage.

« Les parfums, les bijoux et l'ambre de l'Orient sont remplacés chez nous par les phrases polies, les pensées d'or, les jolis à-propos, les piquantes anecdotes, les compliments et les narrations brillantes de la conversation.

« Cette comparaison est tellement vraie qu'elle dispense de formuler avec plus de détails les règles de la conversation ; car de même qu'au nombre des présents échangés, nul ne saurait avoir la pensée de mêler des objets repoussants ou des matières gâtées et corrompues, ainsi dans la conversation tout ce qui paraît blessant, trivial, malhonnête, doit être sérieusement interdit. Or, c'est là, nous l'avons dit déjà, un des devoirs les plus délicats de la maîtresse de maison ; elle doit régler et diriger tout ce qui se dit chez elle, et cela par le seul prestige du respect qu'elle inspire et du tact qui la guide.

« ... On n'intéresse les autres qu'en s'oubliant ... Une des choses, dit la Rochefoucauld, qui font qu'on trouve si peu de gens agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il doit dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur aspect un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire.

« Ne tombez pas dans ce péril, surtout lorsque vous avez à faire les honneurs de votre salon ; sachez écouter avec attention et politesse tout aussi bien que frayer les voies à la causerie. Et si quelque chose chez vous, manquait à ce simple devoir de politesse, ayez soin, sans le blesser lui-même, de revenir sur ce qui vient d'être dit, de façon à ramener les esprits au sujet interrompu ; car soyez-en bien convaincus, s'il n'existe pas de conversation sans esprit naturel et sans imagination, elle ne saurait surtout se passer de bienveillance, de politesse et de bons sentiments.

« Un compliment bien senti, jeté dans un bon moule, est un des plus savoureux condiments de la conversation entre gens qui s'aiment et s'estiment. Le compliment n'est pas flatterie ! — L'abus du compliment est une faute ; mais son usage modéré et intelligent est d'un ton parfait. Ne complimenter jamais, c'est ne pas apprécier ceux avec qui l'on se trouve ; c'est d'ailleurs montrer une trop grande préoccupation de soi-même ; c'est souvent céder à l'envie. Ne pas complimenter parfois les autres, c'est se complimenter toujours soi-même ; il n'y a que les gens infatués de leur valeur qui ne trouvent jamais rien à admirer dans les autres. Mais que le compliment ne soit jamais, sur vos lèvres, ni un mensonge, ni une moquerie. Ne dites à cet égard que ce que vous pensez, et que ce ne soit jamais lancé à brûle-pourpoint, car alors, au lieu d'être agréable, l'éloge deviendrait blessant pour toute personne délicate et bien née.

« Ne raillez pas ; ne souffrez chez vous qu'une raillerie innocente et douce qui ne cache jamais de traits acérés ; car la moquerie est, dit-on, un plaisir d'emprunt plein de danger et dont il nous faut trop souvent restituer le capital avec de gros intérêts.

« Ne vous préoccupez pas trop de la tournure que prendra la conversation ; de l'inquiétude à cet égard nuirait à votre esprit et refoulerait celui des autres. L'imprévu peut seul la rendre attrayante ; une conversation toute faite d'avance serait singulièrement fatigante, car les idées ne se conduisent pas, on les sème.

« Si la conversation tombe, si elle languit, ne vous battez pas les flancs pour la ranimer. ... prenez votre temps, procédez doucement, sans efforts apparents ; surtout n'appellez pas à votre aide l'exagération, les fausses nouvelles, les banalités : votre impuissance se montrerait à déconfort et vous manqueriez le but. — Vous ne devez cependant pas demeurer inactive, mais appeler à votre aide toutes les ressources de votre intelligence, car, ainsi que le dit une femme d'esprit : « Soutenir la conversation est pour une maîtresse de maison un besoin plus ruineux que le luxe le plus insatiable. Une conversation qui languit est un déshonneur pour elle ; il faut qu'elle la réveille à tout prix. ... » à tout prix, excepté aux dépens de la vérité et de la charité, ne l'oubliez jamais.

(A continuer.)

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, février et mars, 1864.

DRÈYS : Chronologie universelle, avec les tableaux généalogiques des familles royales de France et des principales maisons régnantes d'Europe, par Ch. Drèys, professeur d'histoire au Lycée Napoléon, 3e édition, corrigée et conduite jusqu'à 1863 ; in-18, xiv-1030 p. Hachette, 6 fr. Cet ou-